

Notre frétilant octogénaire (il aurait pu faire partie du conclave) m'a suggéré d'imaginer devant vous ce que pourrait être son oraison funèbre, le jour lointain où il faudra y songer. D'un autre, j'aurais décliné cette proposition incongrue, mais Jacques n'est pas un ami comme les autres. Donc...

Oraison funèbre de M. Jacques Guyonnet alias Jack des Ombres.

Le personnage hors normes qui affecte de nous quitter aujourd'hui demeurant heureusement parmi nous, je m'adresserai à toi, cher Jack, comme on le fait souvent aux enterrements, mais en sachant que tu auras la possibilité de me répondre, ce qui est rare en de telles occasions.

Jouer avec la mort est pour toi un exercice familier. Tu n'es pas comme François Simon, à qui un ciné-club voulait donner un prix pour sa carrière cinématographique. Au dernier moment, alors qu'une salle comble l'attendait pour l'acclamer, il s'est dégonflé. Aux organisateurs furieux, il a dit : « J'ai eu la trouille de me retrouver à mon propre enterrement ». Voilà ce qui justement ne te fait pas peur. A Robert Hari tu relates un rêve : « Je suis dans une grande réception que vous donnez. Je vous demande ce que l'on fête. Ma mort, répondez-vous, ça a l'air de vous amuser ». Or les rêves ne parlent que de celui qui les rêve. Au château des Avenières, il y a vingt ans, tu réalises « l'une des mises en scène les plus dangereuses de ta vie » ; ce n'est hélas pas pour rire. Comme dit Blanchot : »Peut-être l'art exige-t-il de jouer avec la mort. Peut-être introduit-il un peu de jeu là où il n'y a plus ni recours, ni maîtrise«.

Te rendre hommage n'est pas simple. Homme aux multiples visages, tu leur a donné une multiplicité d'éclairages. Ta zone d'ombre et de mystère n'en est que plus inaccessible. J'adopterai pour toi l'approche par saccades que tu recommandes pour Stendhal.

La musique

La musique t'a rendu célèbre.

Avec Boulez pour maître et Ginastera pour mentor, tu t'es fait connaître dans le monde entier comme compositeur et comme chef d'orchestre.

Chronobus, Terre dans le Ciel, La Cantate Interrompue, Prélude à la Mer, Let There Be Events, Chant Remémoré, Les Dernières Demeures, il manque un catalogue raisonné de tes nombreuses compositions.

Chef d'orchestre, notamment à la tête de l'Orchestre de Stuttgart, tu as interprété le plus large éventail du répertoire contemporain, romantique et classique. Dans ta phase littéraire actuelle, tu n'oublies jamais ton expérience de chef. Elle fait frémir ton écriture ; on dirait que tu n'as pas quitté le pupitre.

A Genève, tu as changé la vie musicale. Pour une, voire deux générations, tu as été le maître incontesté des nouvelles musiques dans cette ville.

« J'étais surtout un réalisateur, de concerts, d'événements, d'influences aussi dans une certaine mesure », dis-tu modestement, mais aussi artisan, avec le studio ART, et bien sûr enseignant : l'autre jour encore, une dame me rappelait son émerveillement devant les cours que vous donniez en commun, Geneviève et toi.

Tu as conquis ton territoire musical par un coup d'éclat inoubliable : l'attaque frontale de l'inafaillibilité du pape Ernest Ansermet en première page du Journal de Genève. Pour avoir osé critiquer un concert, Denis Kratz avait reçu une gifle retentissante du maître. Toi, tu le traites d'assassin et tu n'as pas même essuyé un coup de pistolet!

Curieusement, tu as zappé cet épisode dans »Une Semaine Bien Remplie « ; on ne trouve même pas Ansermet dans l'analyse fréquentielle des noms les plus importants du plus

autobiographique de tes livres. Voilà une omission que ne peut manquer de relever ton oraison funèbre : comment évoquer de Gaulle sans le maréchal Pétain ?

Mais Ansermet n'est pas absent de tes pages. Quand tu diriges « Die verklärte Nacht » de Schönberg, une auditrice remarque : « Avec Ansermet je n'y comprenais rien. Ce Des Ombres en a fait quelque chose d'évident. Il m'a émue ». Triomphe de l'apprenti sorcier sur le vieux magicien ! Un détail pourtant : à l'époque, Des Ombres n'avait pas encore noirci les pages de tes livres. Que vient-il faire ici ? S'agit-il d'une auditrice réelle ou rêvée ?

Le rêve

« Ma vie est un tissu très homogène de rêve et de réalité » dis-tu. Ou encore : « La frontière entre l'imaginaire et le réel peut devenir tellement ténue que tout ce que tu peux imaginer devient réel ». Parole de psychologue : « On rêve ce que l'on vit, on rêve ce que l'on est ; on est ce que l'on rêve ».

En tant qu'écrivain, tu doutes que le réel ajoute à l'imaginaire. « Je ne vois pas en quoi ce qui m'est arrivé peut intéresser mes lecteurs ». Flavienne, sorte de Jiminy Cricket analytique, te coupe : « Aimeront tes mémoires ceux qui t'aiment ». Ce n'est pas nous qui diront le contraire

La littérature

Ta carrière littéraire est plus récente et à ce jour moins longue que la musicale, interrompue il y a une vingtaine d'années. Mais également intense : plus d'un volume par an, déjà dix-sept romans et ce n'est pas fini.

A Jean d'Ormesson tu dis « Vous n'aurez écrit dans votre vie que le même bouquin, ce qui fait de vous un grand auteur. Sans obsession nous ne sommes rien. » Tu parles évidemment de toi.

« J'écris dans le bonheur. Ça coule en provenance de ces lacs de feu qui parsèment ma mémoire, quelqu'un orchestre tout ça, c'est fluvial ».

Cette phrase me fait penser à Thomas Wolfe, le plus grand romancier américain selon Faulkner, qui livrait à son éditeur des milliers de pages manuscrites, dont celui-ci extrayait tant bien que mal quelques segments pour publication. La différence, c'est que ton éditeur, c'est encore toi...

Que ce soit dans ta phase musicale ou dans ta phase littéraire, il y a des constantes : les femmes, la mer, une créativité sans cesse en alerte, une modernité exemplaire, l'esprit d'entreprise, l'aventure (la plongée, le pilotage; l'été dernier encore ton goût du risque a failli te faire périr dans les falaises de l'Arve).

La modernité

Un de tes personnages t'interpelle : « Nous te considérons comme un synthétiseur. Un énorme synthétiseur. Tu as l'art de rapprocher des connaissances qui semblent stockées en désordre dans ton esprit » : les classiques, la science-fiction, la BD, San A, Jean d'O, Rushdie, Borgès, Roger Caillois, nombre d'ouvrages scientifico-philosophiques, le cinéma américain, les variétés. J'en passe, et des pires.

Le collage est l'instrument de la modernité. Dans ton hommage à Ginastera, la Cantate interrompue, tu maries trois sources incompatibles : Borgès, Johnny Halliday et Chagrin d'Amour. Ton commentaire : « Dieu que je suis loin de l'étroitesse de l'école avant-gardiste de la fin des années cinquante ». Comme dit un autre compositeur de l'époque, Frank Zappa : « A man is like a parachute. It doesn't work if it doesn't open ».

Ta modernité en une de tes phrases : « Rien de précis, rien d'intelligent, rien de construit ne peut être dit sur ce monde. »

Les femmes

Idéale Maîtresse, L'Origine Elle, Les Culs, Les plus belles jambes du 3 septembre, L'été Jolène, Silent Idol, la Déesse de Grattavache,

Ton oeuvre romanesque, comme ta vie, n'est qu'un long hommage aux femmes. Ce serait à l'une d'elles, pas à un homme de faire ton éloge.

« Je déteste les one-night stands. Fille d'une nuit ? Ça ne m'est pratiquement jamais arrivé. N'est-ce pas un crime que de passer près d'une femme sans prendre le temps de découvrir les trésors de sa nature ? »

Dans le débat des féministes – pour simplifier Sophie Agacinski contre Elizabeth Badinter-, tu as choisi ton camp. Ce n'est pas celui de Badinter, pour qui la femme est l'égale de l'homme, en tout et pour tout. La femme, penses-tu, est un être génétiquement différent, injustement écarté du pouvoir. Le XXI^e siècle verra sa revanche, et tu t'en fais le chantre, avec une pointe d'inquiétude badintérienne : « Je me demande si je ne me suis pas trompé sur les femmes dans tous mes livres. Elles commencent à nous ressembler... »

Transformé en femme dans ton dernier ouvrage, tu prend plaisir à narguer les hommes maladroits : « Vous m'avez voulue comme instrument, non ? Pas ma faute si vous ne savez pas jouer de mon corps ». On pense à Hamlet demandant à Rosenkrantz et Guildenstern de souffler dans sa flûte ! « Vous n'en tirez pas un son et vous pensez pouvoir jouer d'un instrument aussi complexe que moi ? »

L'Amour (avec un grand A)

Je te cite : « L'Amour, qui ose en parler ? (...) J'en ai beaucoup parlé mais je n'y comprends rien. (...) On peut en parler tant qu'on veut, mais jamais il ne nous atteint aussi fort que quand nous allons le perdre ».

« Une Semaine Bien Remplie », dis-tu, clôt une série de dix-sept romans. J'y retrouve la femme de ma vie que j'ai perdue en 1993, Tous ces récits, toutes ces aventures ne sont que le récit pudique d'un deuil ».

Celui de Profondeur, avec qui tu as construit une machine à lire le monde.

« A son sujet je reste d'une discrétion totale. J'aime parler des femmes et du sexe, de mon désir, de nos fantasmes, de tout ce qui me fait courir, des feux d'artifice qui m'habitent, Mais d'elle, je n'ai rien à vous dire. Normal, nous sommes au Royaume de l'indicible».

Aussi bien l'Enfer des Philosophes qu'Une Semaine Bien Remplie comportent des passages déchirants sur cette séparation, qui sépare aussi ta vie musicale de ta vie littéraire.

Etre un héros

Peut-être aurais-tu souhaité mourir, comme Ginastera, « d'un concert foudroyant», selon ta formule. Tu dis : « Dès ma jeunesse, je rêve de vivre la vie d'un héros. Je me heurte à la définition grecque : les héros doivent mourir jeunes. J'ai du retard. Je vais en avoir beaucoup. » Bien vu. « Etre un héros, c'est être seul. C'est loupé. Je me suis incrusté trop longtemps. J'ai trop d'amour autour de moi. »

Parlant d'un personnage qui semble être ton frère, tu dis : « Abraham Moles naît dans le creuset de l'art et de la recherche. Jamais il ne tentera de s'imposer et de soigner son image et, vers la fin de sa vie il souffrira passablement de l'incompréhension ambiante. »

Genève

La mission impossible de ton personnage d'Une Semaine Bien Remplie » est de refaire la Genèse, mais mon ordi lacanien tape refaire la Genève. Le fait est que tu n'as pas réussi à refaire Genève à ton image. « Dans une ville comme Genève, dès

que je pointe le bout de mon nez, c'est la conjuration immédiate, la dictature de la médiocrité et du conforme tentera chaque fois de m'étouffer. Elle n'y parviendra jamais mais elle aura bien essayé. Elle peut me censurer et ne s'en prive pas, le monde me reconnaîtra. » Ailleurs: « Je faisais tout ce que je pouvais pour faire chier l'establishment genevois ».

Kafka , qui se moque de la gloire, regrette néanmoins de n'avoir pas eu le Prix Nobel. Tu en veux de même à la mère Girardin de t'avoir injustement privé du Prix de la Ville de Genève...

Comme chez Rousseau, comme chez Töpffer, comme chez Amiel, comme chez Godard, on trouve chez toi l'ADN genevois. A la sortie d' »A bout de souffle », je m'étais exclamé : c'est le film des Antiquaires ! (un café genevois branché de l'époque). Souvent je fais de même en te lisant. Ta formule « Est réel ce qui n'est pas ennuyeux » fait écho à celle de notre ami commun Louis Gaulis « Tout ce qui est drôle est vrai ».

Cher mort heureusement bien vif , en toute amitié je te souhaite de réaliser ta belle phrase : « Un jour, fidèle à Tim Burton et à son Big Fish, fidèle surtout à Baudelaire, reconnaissant aussi à Jorge Semprun, j'écrirai, avec ma vie, ce beau livre: Bonjour, vive clarté. »